Document généré le 29 avr. 2024 01:03

Moebius
écritures / littérature

mœbius

Dents de sagesse

Alasdair Rees

Numéro 155, automne 2017

Chaque nuit au treizième coup, dis des clameurs étranges, chante !

URI : https://id.erudit.org/iderudit/87468ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Rees, A. (2017). Dents de sagesse. *Moebius*, (155), 39–42.

Tous droits réservés © Moebius, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Dents de sagesse

Alasdair Rees

I

Ta main dans la mienne était tropicale
c'est pour dire qu'elle suait beaucoup

et qu'elle était verte comme une poussée
ou une mangue pas mûre mais toujours juteuse.

II

Tu m’as dit que tu m’aimais dans l’hiver
parce que la dormance des racines te rendait fou.

Ce n’était ni mensonge ni vérité
comme la plupart des choses.

III

Un soir sur dix la lune devient un doux marron et se noie.
Je plonge dans l'inconnu de mon corps, mais tu n'y es pas.

Peau sur peau fait souvent miel
sauf si les abeilles n'arrivent pas à s'entendre.

IV

L'été est une braise qui s'éteint du jour au lendemain,
les feux de forêt baignent la ville dans une douleur qui fait
saliver.

Le soleil est impuissant et c'est de sa faute en plus :
des fois « on saura jamais » ne suffit pas.

(Des fois il faut savoir.)